

« Réformes luthérienne et calvinienne : parcours, portraits et doctrines »

Assemblée générale des AMIDUMIR
5 mars 2008 — 19h30 - 20h15

Introduction

Le sous-titre que j'ai donné à cette communication, *Parcours, portraits, doctrines*, le laisse entendre : je vais tenter ce soir de peindre un tableau, de tracer des ressemblances, de dresser quelques divergences.

Mais permettez-moi d'abord d'évoquer un souvenir personnel, lorsqu'en 1980, j'arrivai à Genève, jeune étudiante en théologie, pour une année en terre réformée. Jusque là, les différences entre les deux traditions ne m'avaient pas spécialement marquée : en Alsace, on se dit protestant avant de se savoir réformé ou luthérien. Or en mai 1981, je célébrai le culte des étudiant-es à la chapelle Saint-Léger, tout près d'ici. J'avais alors provoqué pour les uns l'hilarité, pour les autres la consternation, ayant osé allumer deux bougies sur ce que j'appelais alors « l'autel » (et non la table de communion) et au moment de la liturgie de la cène, ayant prononcé une épiclese très peu réformée, appelant l'Esprit à habiter à la fois les éléments et l'assemblée.

Cela étant, lorsque je suis revenue à Genève en 1987, pour y être pasteure cette fois, les membres de la commission des ministères qui m'avaient reçue en la vénérable salle de la non moins vénérable Compagnie des pasteurs m'avaient signalé l'existence de la *Concorde de Leuenberg* – dont on fête cette année les 35 ans —, permettant, pour tous les ministres, le passage d'une Église, luthérienne en ce qui me concernait, à une autre, celle de Genève, évidemment réformée. Cette union ecclésiale stipule en effet la communion quant à la prédication, l'administration des sacrements et la reconnaissance mutuelle de l'ordination ou consécration. Les avancées du mouvement œcuménique du 20^e siècle étaient passées par là !

Quelques généralités

Ressemblances, divergences... difficile de faire la part des choses entre les deux fondateurs, les deux traditions, les deux Églises, les deux théologies...

Pour les portraits, c'est facile, on connaît les évidences qui sont autant de clichés (pour s'en rendre compte, il suffit de regarder Luther et Calvin, y compris dans ce beau salon du Musée) : l'un est plus âgé que l'autre, aussi rond que l'autre est maigre. L'un aime la bière, les rires dans les estaminets et la compagnie de sa femme, le seul vrai docteur en théologie de la famille, comme il aime à l'appeler. L'autre se pâme de douleur, pris par les spasmes de son intestin et les afflictions de ses chagrins. L'un aime la vie et craint la mort, l'autre n'a d'attente que le ciel, qu'il vide de ses attributs pour un bon usage de la piété sur terre. L'un se torture l'âme, pétri d'angoisses, et, l'instant d'après, court jouir de la vie. L'autre comprime son intelligence pour en tirer des perles de doctrines et court, l'instant d'après, aider un

pauvre, discuter un procès et commander du bois pour l'hiver. Tels sont Luther et Calvin, les deux monstres sacrés de la Réforme protestante.

Pour les parcours, ils sont à la fois ressemblants et divergents : entre exil forcé à Genève, (plus ou moins) gardé des guerres et des misères de l'Europe, et exutoire rêvé à la Wartburg, (plus ou moins) gardé des ennemis pour lire et traduire, ligne après ligne, découvrant le jeu entremêlé des mots et de la Parole vivante. Entre constitution d'une République et reconstitution d'une Église. Pour l'un comme pour l'autre. Entre contacts houleux et privilégiés avec les princes et les rois et l'absolue liberté des enfants de Dieu, mot d'ordre paulinien repris en chœur par l'aigle de Wittenberg comme par le berger de Genève.

Les doctrines, elles aussi, vont évoluer, parce que, même pour les génies, la pensée ne se fige pas mais change, se module, au gré des réflexions, des événements, des remises en question. La pensée protestante première est une pensée «en train de se faire»... L'époque se décline bien sûr sous le signe de la radicalité parce que, on le sait, l'insoutenable ne se supporte plus. A l'heure où l'évêque de Bâle rappelle à ses prêtres de ne pas de friser les cheveux au fer, de ne pas s'adonner au commerce dans les églises, de ne pas tenir de débits de boissons¹, l'Église, la foi et la piété ont atteint les limites de l'acceptable. L'un va donc jouer le rôle de détonateur, celui par qui arrive le scandale, c'est-à-dire ce qui fait trébucher – pour mieux se retrouver, pour redécouvrir ce qu'est l'humain : un enfant du Père, aimé, gracié et protégé ! L'autre, dans la foulée, va repousser les limites du sacré, «vidant le ciel» (selon l'expression d'Olivier Fatio) de ses reliques, oripeaux d'une foi infantile à abandonner petit à petit.

Luther (1483-1546) et le luthéranisme²

La tradition en a fait un maître taillé d'un seul bloc, erratique et quasiment inattaquable. De fait, les progrès de la discipline historique arrivent à reconstituer aujourd'hui les réseaux mis en œuvre par la Réforme luthérienne et les limitations, importantes, imposées à son œuvre par les pouvoirs politiques et économiques de son temps.

Au moment critique de son existence, Luther a failli devenir un nouveau Jean Hus. Sauvé par un équilibre des forces penchant en sa faveur, il en devenait, d'une certaine façon, l'otage, obligé de créer des liens étroits entre la nouvelle Église et le pouvoir politique.

Cela étant, il faut prendre garde à sur-interpréter les événements : en 1617, 100 ans après l'acte fondateur de la soutenance des thèses de Wittenberg, le luthéranisme d'alors, très orthodoxe, honore le bâtisseur d'un système théologique – alors que Luther est avant tout un homme de la Parole et non d'un système. En 1717, on le présente comme l'homme d'un drame intérieur, quasiment un piétiste ou un romantique – alors que Luther déteste les mouvements radicaux et sentimentaux. En 1817, on évoque l'homme de la rupture, le pionnier de la tolérance – alors que Luther ne rejoindra jamais les humanistes de son temps, cherchant à établir davantage une autorité de la foi qu'une liberté de penser. En 1917 enfin, on glorifie l'homme allemand, fondateur d'une culture originale – alors que Luther n'est en rien un nationaliste, ne faisant appel aux princes qu'en désespoir de cause.

¹ Olivier CHRISTIN, *Les Réformes. Luther, Calvin et les protestants*, Paris, Gallimard (coll. Découverte 237), 1995, p. 13.

² Cf. en particulier Georges CASALIS, *Protestantisme*, Paris, Larousse, 1976, p. 33s.

Luther, c'est l'angoissé dès l'adolescence, c'est le philosophe qui abandonne tout pour entrer au couvent, provoquant la fureur du père. C'est le tourmenté qui ne trouve aucune paix malgré la discipline absolue qu'il s'impose, pris de panique lors de sa première messe en 1507. Enseignant, il obtient un franc succès, mais c'est en redécouvrant Paul et la simultanéité du péché et de la grâce qu'il trouve, enfin, la paix intérieure.

Luther, c'est encore le prédicateur qui dénonce la trahison de l'Évangile lors de la vente des indulgences, le théologien des grands traités (*La liberté du chrétien...* un must ! ou son commentaire du Magnificat de Marie, un chef d'œuvre !) ; c'est aussi l'homme des grandes formules : cité à comparaître devant l'empereur Charles Quint en 1521, il s'écrit : «J'irai à Worms, dût-il y avoir autant de diables que de tuiles sur les toits... On a pu brûler Hus, on n'a pas pu brûler la Vérité.»

Enfin, Luther, c'est le théologien obligé de s'affronter à autrui en des conflits tout autant idéologiques que théologiques : comme le conflit du libre et du serf arbitre (avec Érasme), comme le conflit de la cène (avec Calvin, contre la transsubstantiation romaine mais pour une réelle présence du Christ dans la célébration, et contre le symbolisme de Zwingli) ; comme le conflit avec les anabaptismes et autres «illuminés».

Calvin (1509-1564) et le calvinisme³

Calvin, c'est l'amoncellement de clichés par excellence et nous n'aurons pas de toute l'année 2009 pour essayer de les «détricoter». Cela étant, en quelques traits brefs, Calvin, c'est le jeune enfant promis à la prêtrise et rompu aux bonnes manières sociales. C'est le collégien sur la montagne Sainte-Geneviève, admiratif de son maître Mathurin Cordier, puis après bien des déboires, l'étudiant juriste d'Orléans (1528), puisque suite aux conflits du père avec le clergé de Noyon, il ne sera pas prêtre. Melchior Wolmar, l'helléniste du Wurtemberg, lui-même intellectuellement construit par la réforme luthérienne, l'influence beaucoup.

A la mort du père, en 1531, Calvin entame des études au Collège royal, fondé à Paris par François I^{er}. C'est là qu'il se lit aux intellectuels biblistes, en particulier le recteur de l'Université de Paris, lui-même en contact avec le groupe de Meaux, qui avait notamment pour ambition de traduire la Bible en langage compréhensible. C'est là qu'il va se mettre en danger, comme Luther, car l'époque est aux guerres d'idées et de foi. C'est à ce moment-là qu'il comprend la mission de sa vie : un appel, un ministère aux lignes floues sans doute, mais dont la forme représentera pour lui l'élection au salut éternel.

Encore un point commun avec Luther, Calvin, c'est encore celui qui déteste les extrémistes du religieux – anabaptistes et autres anarchistes de l'époque. En 1536, à Bâle, paraît la célèbre *Institution de la religion chrétienne*, dont certaines parties sont incontestablement nourries de théories luthériennes. Calvin a lu Luther et cela se voit. D'ailleurs, il est davantage attiré par le compagnon de Luther, Philip Melancthon, dont il aime l'esprit équilibré qui lui manque chez le père fondateur. Si vous me pardonnez cet anachronisme, je dirais volontiers que Luther est par trop «baroque», trop *comediante*, pour le caractère calvinien.

Plus tard, viendront les divergences et tandis que les luthériens auront tendance à voir dans l'autorité scripturaire un principe central laissant une large frange de liberté à l'égard de tout ce qui n'est pas défendu, Calvin y trouvera davantage un cadre strict.

³ *Ibid.*, p. 63s.

L'*Institution*, on le sait, deviendra une énorme construction à la fois ordonnée, logique, le tout écrit en une langue française en pleine transformation de modernité. Là encore, comment ne pas voir les liens forts entre un Luther traduisant et mettant sur pied le *Hoch-Deutsch* et Calvin, aussi inventif dans sa langue que Rabelais, même si l'histoire de la littérature préférera les chroniques burlesques du second aux développements théologiques du premier.

Calvin et Luther⁴

Comment comprendre alors ces deux personnalités et surtout leur théologie, leur apport dans la construction spirituelle et intellectuelle de l'Europe du 16^e siècle : on peut certes en faire de grands ennemis (même si, on le sait, ils ne se sont jamais rencontrés), on peut aussi les imaginer plus proches qu'il ne paraît à première vue. En prenant de la distance avec les querelles mesquines, on pourrait les placer dans l'axe d'un même intérêt : la mise au centre de la prédication et de la vie de l'Église, le message du salut par la grâce, par le moyen de la foi seule en Jésus-Christ.

Bien sûr, demeure l'opposition sur la cène. Mais au fond – et surtout aujourd'hui, le Christ est présent, chez les uns comme chez les autres. Ce sont les modalités de cette présence qui diffèrent (dans l'assemblée et les éléments pour les luthériens, dans l'assemblée seule pour les réformés).

Le luthéranisme se retrouvera davantage marqué par l'expérience de son fondateur (la lutte d'un moine pour trouver une réponse à la question de l'existence d'un Dieu miséricordieux). Il y a un petit côté «chemin de Damas» chez Luther, alors que les circonstances exactes de la «conversion» de Calvin restent obscures.

Là où le luthéranisme cherche à savoir comment l'humain va se réaliser, le calvinisme va chercher à savoir comment, par l'humain — dans son destin personnel mais pas seulement — , la gloire de Dieu sera manifestée. D'un côté, l'Évangile est la seule réponse adéquate à l'angoisse humaine face à son destin, de l'autre côté, on déclare que la manifestation de la gloire de Dieu, c'est la libération humaine de toutes ses aliénations (pour le temps et l'éternité). Il y a un côté existentialiste chez l'un et un aspect universaliste chez l'autre.

Évidemment, d'autres différences tiennent à la chronologie des faits et des deux destinées : la première Réforme naît dans un couvent, la deuxième à la Sorbonne. La première s'origine dans l'agonie spirituelle, la deuxième dans une révolte intellectuelle. L'une est à l'image de son fondateur, prophétique, tumultueuse, chaotique, l'autre de même, est rigoureuse, forte et claire, ordonnée et intelligente, parcourant de façon complète le spectre universitaire de l'époque. L'un pourrait préfigurer les grands romantiques, sans l'autre, Descartes et Kant auraient-ils existé ?

Conclusion

Je voudrais terminer ce bref exposé en tentant, une ultime fois, de vous dire les différences et les ressemblances entre Luther et Calvin.

⁴ *Ibid.*, p. 75s.

Pour ce faire je vais brièvement vous donner la position de chacun sur les anges. Pourquoi les anges ? Parce qu'à mi-chemin entre humain et divin, en êtres de lumière qu'ils et elles sont, ils figurent, en quelques fragments, l'insaisissable sacré.

Car au fond, au-delà de toutes les questions théologiques qui séparent Luther et Calvin, je crois que l'enjeu majeur de la Réforme du 16^e siècle, c'est l'économie du sacré et sa redistribution : autrement dit, comment passer d'une relation au sacré envisagée comme magique et infantile à une relation adulte, féconde et libre ? C'est là LA grande question du 16^e siècle et, pour vous le dire en toute honnêteté, je crois que c'est également LA grande question du 21^e siècle. Et c'est pour cette raison-là que je crois en un avenir de la Réforme. Pour autant qu'elle réponde à la question !

Juste encore un mot pour vous redire que, là où un Luther vit constamment dans la crainte de se faire arrêter, de souffrir et de mourir (et va donc développer très fortement le motif de l'ange gardien), un Calvin, plus intellectuel, plus lettré que son prédécesseur allemand, va s'attacher davantage aux best-sellers religieux de son époque (qui « encensent » — si je puis dire — les anges et qu'il va falloir contrer au nom de la pureté de l'Évangile, retrouvée par la Réforme).

Luther et ses anges gardiens

Luther se trouve sans cesse en danger, assailli par de nombreux ennemis, dont les papistes ne sont pas les moindres.

C'est ainsi qu'il décrit cette présence permanente de Satan : «Quand je vais me coucher, le diable m'attend toujours. S'il commence à me tourmenter, je lui réponds : "Diable, je dois maintenant dormir. Car Dieu nous ordonne de travailler le jour et de dormir la nuit. Va t'en donc." S'il ne donne pas de répit et me présente mes péchés, je lui dis : "Cher diable, j'ai entendu le catalogue. Mais j'ai encore commis plus de péchés. Tu les oublies ; inscris-les aussi !" S'il continue à m'accuser, je lui dis avec mépris : "Saint Satan prie pour moi ! Tu n'as jamais mal agi et tu es seul saint, va auprès de Dieu et cherche à obtenir grâce pour toi-même. Si tu veux me rendre juste, je te dis : Médecin, guéris-toi toi-même."»⁵

Aussi la figure de l'ange gardien va prendre chez lui une importance énorme :

«Contre les diables, il faut que nous ayons des anges auprès de nous ; c'est ce qui adviendra si nous nous humilions, si nous prions Dieu et si nous avons confiance en sa Parole»⁶.

Avec tous ces ennemis, ces «choses aigres à manger», avec le diable qui tourmente, les Turcs, le pape, il n'y a aucun secours.... Aucun ? Si car de temps en temps

«les anges bien aimés sont en cercle autour de nous et prennent garde qu'aucun tort ne nous arrive, bien plus, qu'on ne touche au moindre cheveu de notre tête, à moins que cela ne plaise à celui qui siège là haut [...] Et si les anges ne nous protégeaient pas de la sorte et ne descendaient pas de temps en temps sur le corps

⁵ Cité in Bernard COTTRET, *Histoire de la réforme protestante. XVI^e – XVIII^e siècle*, Paris, Perrin, p. 27.

⁶ Martin LUTHER, *Œuvres*, tome VII, Genève, Labor et Fides, 1962, p. 290.

du Christ, c'est-à-dire sur nous, [...] nos contradicteurs nous auraient depuis longtemps dévorés vivants.»⁷

Bien sûr, Luther ne songe pas à mettre les anges à une place démesurée

«nous ne sommes pas gouvernés par les anges, bien que nous soyons gardés par eux»⁸,

mais, plus subtilement, il les utilise théologiquement pour montrer la force unique de l'incarnation :

Dieu, en effet, montre Luther,

«n'a pas revêtu la nature des anges qui sont beaucoup plus élevés et plus nobles que nous, mais il s'est humilié, il a fait sienne la postérité d'Abraham et il est devenu notre chair et notre sang»⁹.

Autrement dit, pour s'incarner, Dieu aurait pu prendre apparence aussi belle, aussi sainte et aussi noble que celle des anges. Et c'est notre nature de péché qu'il choisit, dans une radicalité incroyable. D'une certaine façon, la figure de l'ange sert en quelque sorte de «levier théologique» au réformateur pour montrer dans son absurdité et sa grandeur, l'extra-ordinaire de l'incarnation.

Pas étonnant alors qu'il propose cette prière du matin à un chef de famille, au sortir du lit :

«Que ton saint ange m'assiste, afin que l'Ennemi n'ait aucun pouvoir sur moi. Amen»¹⁰.

Calvin et l'ange veilleur¹¹

C'est chez Jean Calvin que se trouve la plus grande marginalisation des anges dans l'histoire du christianisme.

En la matière, la grande cible de la Réforme, c'est en particulier le Pseudo Denys (5^e siècle), auteur d'ouvrages comme *La hiérarchie céleste* et *La hiérarchie ecclésiastique*. Son univers hiérarchique qui correspond, avant la lettre, à un univers baroque, luxuriant, ne peut satisfaire la Réforme naissante.

La critique de cet univers se fait par la redécouverte de la dimension de la Parole : la seule médiation désormais, c'est le Christ, ou la Parole qui le concerne. Les anges sont là comme servants de cette parole et rien d'autre ! Pour Calvin, les anges, c'est un peu comme la sainte cène par rapport à la prédication : la cène, c'est la Parole visible, elle donne confirmation à la parole. Les anges sont un signe, une confirmation de la bonté de Dieu qui subvient à notre difficulté de croire à sa parole.

⁷ ID., tome XIII, Genève, Labor et Fides, 1987, p. 231s.

⁸ ID., tome XVII, Genève, Labor et Fides, 1975, p. 43.

⁹ ID., tome XIII, p. 124.

¹⁰ ID., tome VII, p. 183.

¹¹ Cf. Gilbert VINCENT, «L'effacement», in *Le réveil des anges*, Olivier ABEL (dir.), Paris, éditions Autrement, collection Mutations, n° 162, 1996, p. 141-150.

Calvin n'élimine donc pas complètement les anges, il les relativise un maximum : ils sont présents dans la Bible et, reconnaît Calvin, ils y ont un rôle fonctionnel, mais ils ne sont jamais au premier plan. L'affirmation de leur existence doit se limiter au strict nécessaire. Et tout ce qui a trait à la nature et au nombre des anges sont des questions oiseuses :

«Nul ne niera que celui qui a écrit la *Hiérarchie céleste* qu'on intitule de Saint Denis, n'ait là disputé de beaucoup de choses avec grande sensibilité ; mais si quelqu'un épluche de plus près les matières, il trouvera que pour la plus grande part il n'y a que pur babil. Or un théologien ne doit pas appliquer son étude à délecter les oreilles en jasant, mais à confirmer les consciences en enseignant choses vraies, certaines et utiles.»¹²

Enfin, plutôt que de croire à l'idée que «chaque fidèle a un ange propre qui lui est assigné pour sa défense», Calvin préfère l'idée que c'est ensemble, «d'un commun accord», que les anges «veillent pour notre salut.»¹³

Entre l'ange gardien de Luther et les anges veilleurs de Calvin, je vous laisse choisir et vous remercie de votre écoute attentive !

Isabelle Graesslé

Privat-docent, docteur en théologie
Directrice du Musée international de la Réforme

¹² Jean CALVIN, *L'institution chrétienne*, Livre I, XIV, § 4, Genève, Labor et Fides, 1967, tome 1, p. 115.

¹³ *Ibid.*, Livre I, XIV, § 7, p. 191.